

*Billie. In France
Paris, France*

Docteur Jacques LACAN

SEMINAIRE

DU

Mercredi 2 Juin 1965

Dans des lieux où je ne mets guère les pieds, on a à la bouche, enfin c'est par phase, le mot dialogue. On fait dialoguer ensemble des gens qu'on peut bien dire, au sens le plus rigoureux du terme, de bords différents, et on en attend je ne sais pas quoi,

Tant qu'il n'y aura pas de dialogue plus sûr entre l'homme et la femme, je veux dire sur le terrain où ils sont respectivement homme et femme, sur le terrain de leurs rapports sexuels, on me permettra d'être sceptique sur les vertus du dialogue.

Cette position est la position analytique. C'est pour cela que la psychanalyse n'est pas un dialogue. Sur le champ où l'analyse a à s'appliquer, on s'est aperçu, parce que, là, ça crevait les yeux, que le dialogue, ça ne donne rien.

Cette vérité première, cette porte ouverte que j'enfoncè, elle est connue depuis toujours et elle n'est pas du tout sans rapport avec le fait que ce qu'on appelle les dialogues de Platon, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais c'est jamais des dialogues, je veux dire que ça n'est jamais l'échange de propos entre deux personnages dont l'un serait

vraiment le tenant d'une des thèses dont il s'agit et l'autre de l'autre. Il y en a toujours un qui représente une des deux thèses, qui, pour une raison quelconque se récusé, se dérobe, se déclare insuffisant et alors, on prend une tierce personne, qui va consentir à faire quelque chose, qui, au premier abord apparaît le rôle de l'idiot mais est un truchement sans doute bien utile puisque c'est par là qu'on va essayer de faire passer quelque chose qui n'est pas toujours un dialogue, bien plus souvent une exposition.

Le Sophiste, ça commence comme ça. Ça se déroule comme ça. Ça se passe entre l'étranger d'Elée et celui dont il s'agit, qui a amorcé la chose, c'est-à-dire Socrate. Mais comble d'astuce, ça se termine toujours avec un autre Socrate un petit Socrate errant, Socrate le jeune.

Il y a peut-être quelque chose comme ça aussi dans le fait que cette année, j'ai éprouvé le besoin, à un moment, de faire le geste de fermer le séminaire pour pouvoir peut-être pour parler un peu plus avec les gens et aussi qu'ils se parlent. Il y a là une fonction tierce mais le propre des fonctions tierces c'est que, tout de même, elles doivent revenir dans le rond et c'est pour ça qu'aujourd'hui, bien que ce soit un des jours réservés à mon cours, je pense, qu'il n'est pas inopportun que quelque chose vienne ici surgir d'une réponse de ce qui s'est fomenté à mon séminaire fermé auquel d'ailleurs, c'est une part très large de cette

assemblée qui fonctionne.

Donc, à mon dernier séminaire fermé quelque chose s'est énoncé qui était de la bouche de Serge Leclaire s'adressant au travail qu'avait fait Jacques-Alain Miller sur la théorie du nombre dans Froge.

Serge Leclaire avait beaucoup insisté pour que ceci ne restât pas, en quelque sorte, en panne ou en suspens et il lui a proposé quelques observations. Jacques-Alain Miller va donner aujourd'hui la réponse à ce qu'avait dit Serge Leclaire et, vous le verrez, je pense, c'est une réponse qui aura sa place dans ce que je vais ensuite enchaîner soit aujourd'hui soit la prochaine fois.

D'autre part, vous pouvez voir que notre programme de cette année, nous a mené, en somme, à voulu être essentiellement une prise de la fonction du psychanalyste à partir de ce qui fonde sa logique propre. Quel est le moyen par quoi nous essayons d'accéder par cette voie à ce qui est notre fin de définir la position du psychanalyste.

Ce n'est pas, ce ne peut pas être seulement ceci
, sorte de malentendu d'être seulement défini, définir ce qu'est, pour le psychanalyste, sa relation à deux termes par exemple comme ceux de la vérité et du savoir. Il est impossible encore que ce soit là, si je puis dire, ce qui est le plus sensible à l'expérience, du psychanalyste.

Il peut tout de suite, là-dessus, se spécifier, interroger, donner des réponses, être repris s'il les donne à côté. Il est impossible de situer exactement la relation du psychanalyste efficace, à ces deux termes si essentiels pour spécifier la position de savant sans le rapporter, d'une façon plus radicale à ce en quoi nous pouvons nous accrocher de toute une expérience qui est celle qui l'a précédé : l'analyse.

Les relations entre la vérité et le savoir, c'est là que nous sommes portés sur le terrain de la logique et que la logique qu'elle soit saisie là où elle s'est articulée au dernier terme en cet auteur si important, plus important peut-être qu'il n'est généralement reçu, qu'est Frege mais aussi bien à l'origine au moment où commence, s'articule, ce qu'il est peut-être trop général d'appeler dialectique dans telles ou telles des articulations de Platon et précisément dans les Platon qu'on appelle de la dernière période, Eh bien, des premiers pas de cette logique, avant qu'elle se cristallise sous la forme qui se véhicule à travers les siècles emballée sous le nom de logique formelle qui n'est d'ailleurs qu'une caractéristique des plus externes au niveau du sophiste. Je l'ai signalé et à mon séminaire quelqu'un a bien voulu en frayer les premiers passages au niveau du sophiste où s'articulent les questions les plus brûlantes,

autour de ces deux termes : vérité et savoir.

C'est pourquoi quelqu'un de ceux qui sur ce point, suivent le mieux ce que j'ai pu commencer d'articuler, cette année tout de suite après Jacques-Alain Miller, prendra la parole pour vous apporter quelques observations sur le sophiste et que j'ai considérées comme indispensables de prendre ce relais avant de faire ce qui sera les deux suivants mercredis les deux cours par où j'espère cette année boucler suffisamment ce que j'avais commencé d'aborder, cette année, si vous vous en souvenez, déjà à l'ouverture de mon premier séminaire autour de la question du sens et du non-sens, à proprement parler en me centrant de ce chaînes signifiantes prétendues sans aucune espèce de sens dont je vous indiquai qu'elles étaient pourtant porteuses de sens, si opaques fussent-elles pour la seule raison qu'elles étaient grammaticales. Que ceux qui étaient à ce premier cours s'y reportent avant que je reprenne la suite de mon cours c'est-à-dire à la fin de notre réunion d'aujourd'hui et les prochaines fois.

Je donne la parole à Miller.

EXPOSE DE JACQUES-ALAIN MILLER

Je m'excuse d'abord de tenir ce discours à peine en forme, elliptique. Je m'en excuse auprès de vous et tout particulièrement auprès de Serge Leclaire.

Quelqu'un d'entre vous, peut-être, ici, se souvient de quelque chose comme une lettre par moi insérée au cours d'une prise de parole dédiée à la cinquième saison d'une logique du signifiant nommément à l'adresse d'une dame analyste exceptionnellement louée, quelque chose, certes, comme une lettre de demande de réponse.

Mais cette lettre, en chemin, il faut le croire, elle s'est perdue et si elle s'est perdue, c'est que les lettres ne vont pas où nous voulons mais où elles veulent. Peut-être, on l'a volée ; c'est encore la lettre qui veut qu'on la vole, pour aller où elle veut et si c'est entre les mains de Serge Leclaire qu'elle est parvenue, c'est donc que c'était là son terme final.

Puisque la lettre a voulu qu'il le soit, puisqu'aussi il a voulu l'être et je l'en remercie de justifier ainsi l'injustifiable que je parle devant vous, voilà donc l'occasion d'en dater une correspondance dont il ne déplaît pas au Docteur Lacan de se faire la poste, un échange sans doute, mais certes pas un dialogue.

D'un dialogue, ni Serge Leclaire ni moi ne voulons. Nous ne parlons que pour refuser que nous soyons dans des positions réciproques. Nous ne prêtons l'oreille que pour écouter dans le discours sa part à soi-même secrète.

Au grè de Serge Leclaire, ce que je prononce comme mon discours est nécessairement pour ce que la réalité sexuelle ne nous paraît pas suturer alors que l'analyste, lui, d'être analyste dans sa parole, car, dit Leclaire "l'analyste ne construit pas de discours, dans sa parole, l'analyste ne suture pas.

L'analyste se refuse à suturer, vous ai-je dit. En fait, il ne construit pas un discours même quand il parle, fondamentalement et c'est en cela que la position est irréductible et tout ce qu'on dit à l'analyste là-dessus, moi y compris, les discours qu'on entend, peuvent l'éclairer.

Il est à l'écoute de quoi ? Du discours de son patient et dans le discours de son patient, ce qui l'intéresse, c'est précisément comment s'est ficelé pour lui ce point de suture, en ce sens, tout ce que nous apporte Miller nous est extrêmement précieux."

J'espère que vous appréciez comme moi la délicatesse avec laquelle Serge Leclaire introduit son propos. Précieux pour lui mon discours ? Merci bien. Mais précieux comme la parole d'un analysé sur son divan ? Non, merci.

Et le droit de dire ici ce non merci, c'est ce que je vais défendre et comme je l'ai dit trop brièvement et d'une façon inachevée, la méconnaissance produite par Serge Leclair dans la lecture qu'il a faite de mon texte, lecture qu'il a si exactement dirigée vers le concept pivotale de ce que j'articulai, à savoir le concept de la suture.

En tout cas, j'espère que ma réponse ne fera pas s'évanouir et dont l'inédit, assurément ne me laisse pas indifférent, que mon discours, il a eu, en tant qu'analyste, l'usage.

J'espère que c'est d'un autre usage, à mon sens, que celui d'une parole d'analysé qu'il est susceptible qu'il ne s'est pas gardé de distinguer le discours que je démontai de la logique au logicien, de Frege et le discours que j'articulai à partir de Jacques Lacan de la logique du signifiant.

Il a négligé que c'est à partir de cette logique du signifiant assumée comme mon discours que la suite des nombres engendrés dans le discours de Frege pouvait être dite suturée que cette logique était assez générale pour être dite à bon droit du signifiant.

J'entends par là découvrir à Serge Leclair que le discours qu'il tient au nom de l'analyste et qu'il oppose au mien qui était déjà anticipé et même compte-tenu, par avan

en fait nous ne sommes pas dans une situation de réciprocité mais pas de la façon qu'il croit.

J'en suis maintenant à lire des notes tout à fait rapides et vous m'en excuserez.

Il est manifeste que l'intérêt pour mon texte ne prend son origine que de l'occasion de faire valoir par différence deux positions. Je résume son analyse :

"Tandis que le logicien suture, l'analyste ne suture pas parce que le second défère la suture que la vérité demande tandis que le concept logique prend dans sa parenté des objets identiques à eux-mêmes ; le concept inconscient rassemble des choses non-identiques à elles-mêmes."

Prenons le premier point. Qu'est-ce que la suture chez Jacques Lacan ? C'est un concept non thématique qui lui sort dans le champ de l'analyse.

Que suppose l'importation que j'en fais ? En importer l'usage, suppose que ^{le} fonctionnement des catégories dont la valeur est assurée dans le champ de la parole libre demeure adéquat au champ de cette parole contrainte que nous nommons un discours mais important la suture, qu'importons-nous ? Je dis que nous importons ceci : une structure qui met en place une scène, une chaîne où le sujet se produit en première personne qui est la chaîne ou la scène de sa parole dans son rapport à l'autre scène, à l'autre chaîne où il n'y a pas, pour le sujet, de réflexion qui soit concevable en ce qu'il n'y est qu'un élément.

Je dirai donc qu'un discours suturé se répartit entre une chaîne apparente et une chaîne dissimulée qui se manifeste en un point, point dont l'occultation cruciale, à la fois apathétique et thématique est la condition pour l'ouverture du discours.

Mais ceci implique que toute suture ne soit pas suture de la réalité sexuelle, c'est-à-dire que l'autre scène ne soit pas, et c'est en tout cas l'usage que j'en fais, ne soit pas la seule.

En ceci formelle pour ce qu'elle est structure de la suture, ce que je voulais articuler d'une théorie du discours ouvre la possibilité d'une généralisation de la cause inconsciente ou absente au dehors du champ de l'analyse.

Qu'en est-il de l'analyste par rapport à la suture ?
Considérez la formulation de Laclaire.

"L'analyste ne suture pas ou tout au moins, il devrait s'efforcer, comment dire, de se garder de cette passion".
Soit le champ de l'analyse comme champ de la parole libre.
Le sujet analysé suture son manque à être, effet métonymique du désir, cause métaphorique.

L'analyste, lui, ne suture pas. C'est vrai parce qu'il est sujet supposé savoir et qu'il se tient dans cette position et qu'il parle de ce lieu et s'il devient, et Laclaire est bien sûr, là, tout à fait d'accord là-dessus, disons un sujet se supposant savoir, c'est-à-dire s'il type sa posit.

de point de la certitude, pour donner à son savoir un contenu il se fait, par là, soi-disant adéquat au réel, modèle de l'identification de l'analysé et par là, il suture, c'est-à-dire, il suture le manque par quoi il est sujet désirant.

C'est donc le désir de l'analyste qui fait sa parole non suturée.

Et avec ce désir, il couvre la dimension de l'éthique du psychanalyste qui se marque au devoir que Lacan lui fait de ne pas suturer mais il me paraît certain que, quand il tente de discourir sur l'analyse, l'analyste n'est pas dans la position du sujet supposé savoir.

Quant à moi, suturant mon désir, pour discourir sur la théorie, mon discours théorique est-il suturé ? Suture ici, nécessite donc que mon discours, peut-être, rapporté à la loi de mon désir de manière qu'il apparaisse qu'elle le règle selon un ordre qui ne recouvre pas l'ordre que je lui donne. Je dirai à Lacan que cela reste à prouver mais n'est-il pas évident, par contre, que Lacan, d'une certaine façon, veut, désire que mon discours soit suturé. Peut-être est-ce qu'il désire n'avoir en face de lui que les paroles de ses patients ?

Et c'est pourquoi il s'aveugle sur ce que j'articule de la logique du signifiant où s'il le faut, il reconnaîtrait qu'il marque lui-même être bien comme tout à fait nécessaire, c'est-à-dire une logique du non identique à soi.

J'en reviens donc au second point, tout ceci, je m'en excuse, allant rapidement.

Je cite Leclair : "La réalité, pour l'analyste, c'est d'envisager la chose en tant qu'elle n'est pas une. Je ne dis pas que Miller ne le fasse pas mais il le fait en bloquant tout de suite le non-identique à soi par le nombre zéro."

Je me demande si, maintenant que je pointe ce texte devant lui, Serge Leclair ne se rend pas, lui-même compte de ce saisissant lapsus par lequel il m'impute ce que moi-même j'énonçai de Frege.

Pourquoi faut-il qu'à la place où le nom de Frege est requis, ce soit le mien qui vienne se ranger alors que mon souci précisément a été de manifester chez Frege, l'apparition du non-identique à soi en quoi j'ai dit que consistait le point de suture du discours de Frege.

Pourquoi donc cette confusion et pourquoi Serge Leclair veut-il que l'archéologue soit un logicien, que mon souci ait été de sauver la vérité et non pas, d'une certaine façon, et celle de l'analyste, de défaire d'une certaine façon, moi aussi, une suture.

Ainsi Leclair nous explique ce qu'il en est du concept inconscient et que, très justement, il oppose au concept logique.

"Dans l'homme aux loups, Freud nous propose un concept inconscient. Il s'agit certes d'une unité qui est le concept mais qui réclame des choses non-identiques à elles-mêmes...
... pourquoi pas d'ailleurs le doigt coupé ou le petit bouton sur le nez. Nous avons l'introduction d'un concept inconscient. Dans le premier exemple, de Freud qui lui vient, précisément une petite chose indifférente qui n'est pas elle-même singulière."

Ce que je trouve singulier dans ce texte, c'est que je ne crois pas à un seul moment que soit qualifiés de signifiants ces petites choses. Or, ce sont les signifiants en bonne orthodoxie lacanienne comme tels ce sont des représentants du sujet et comme tels, ces signifiants sont le signifiant est identique à soi en tant qu'il est constitué en sa racine par le non-identique à soi qui est le manque.

Ainsi voit-on dans la suite du texte/^{de}Leclaire, l'homme aux loups avec ce bouton sur le nez, d'abord occupé de ce bouton sur le nez et ensuite, une fois que ce bouton est enlevé, pareillement occupé par le trou que lui seul voit à sa place.

Qu'est-ce à dire sinon que le signifiant est constitué comme un manque...

n'est jamais que représentant du phallus barré comme tel, représentant du sujet barré.

Le signifiant est identique à soi.

C'est celle du non-identique à soi qui se nomme sujet ou manque.

Encore une fois le signifiant est identique à soi étant insecable et irréductible ; il est non-identique à soi en tant qu'il est l'indéfinissable et il ne serait que de faire référence à la définition saussurienne du signifiant qui le définit toujours par ce qu'il n'est pas pour le manifester.

Il me semble que le Docteur Lacan l'a fait dans un séminaire sur l'identification. Donc je vois pour le moment, mal, pas du tout même, ce que cette logique du signifiant avait de souci de sauver la vérité. J'attends encore de voir sur quoi elle suture en tant qu'elle n'est pas la parole d'un analysé.

Il me semble que la conclusion, -ce n'en est pas tout à fait une- serait d'accepter la souveraineté réciproque et les paranomies entre quatre champs le champ de l'énoncé, le champ logique, le champ du message et le champ linguistique.

Le champ de la parole libre qui est le champ psychanalytique, enfin le champ de la parole pour lequel est à venir une théorie du discours.

Je peux même dire que l'élément peut-être plus radical encore d'une logique du signifiant serait peut-être une doctrine du point.

Je vais terminer, puisque ce texte est inachevé, pour vous laisser quelque chose de bien fini, sur une citation qui me semble faire penser ...

dans Point, ligne, surface : "le point géométrique est un être invisible. Le point ressemble à un zéro. Dans ce zéro, cependant, sont cachées plusieurs qualités qui sont humaines. Au fur et à mesure qu'on dégage le point du cercle étroit de son rôle habituel, ainsi il devient entre le silence et la parole, l'ultime et unique union et c'est pourquoi il a trouvé sa première forme matérielle dans l'écriture. Il appartient au langage et signifie le silence."

Docteur Jacques Lacan. Je demanderai que ce texte puisse être mis, tel quel ou révisé, comme il l'entend, mais assez rapidement, à la disposition des auditeurs avant que j'aie fini mon cours cette année.

Je crois que des choses très importantes, là, sont dites sur la fonction de la suture, fonction non thématique comme l'a dit très justement Miller, dans mon enseignement, en ce sens que, si elle est toujours en question, elle n'a pas été désignée explicitement par moi comme telle.

Par contre, j'indique à Miller qui, peut-être, n'était pas là ce jour, que le point, j'en ai, si je puis dire, ponctué le point de passage en un de mes séminaires, de mes cours du début de cette année, très précisément sous ce nom dont je ne me contente pas puisque j'essaie de mettre en valeur les fonctions d'un autre point qui n'est pas la réduction d'un cercle mais de ce petit huit intérieur.

Je ne veux pas plus m'étendre aujourd'hui. Ceux qui ont bien entendu auront mis des points d'interrogation aux endroits qui les comportent, pour eux-mêmes. Et j'espère que je ne laisserai, dans la suite, aucun de ces points d'interrogation en suspens.

Je donne la parole à Milner.

Exposé de Monsieur Milner

Qu'il y ait eu entre l'être et une computation un lien hérité, l'anecdote, à elle seule le manifeste. Dans son édition où il cite Isocrate, ^{pour} l'un des anciens sophistes, il y a une infinité d'êtres pour Empédocle, quatre pour Ion, seulement trois pour Parménide, un pour , absolument aucun pour

S'inscrivant dans ce registre, Platon, aussi bien désireux ce qu'il en est du non-être, est amené à l'énumérer, à le faire émerger par une computation dont il prend son départ. Et la communauté voir 254 b. :

" Parmi les gens, les uns se prêtent à une communauté mutuelle et d'autres enfin, pénétrant partout, ne trouvent rien qui les empêche d'entrer en communauté avec tous." Cette opposition entre le mélange et le non-mélange et ce qui ne le peut pas, voilà ce qui servira de trait distinctif permettant à Platon d'introduire une hiérarchie parmi les genres. Ensuite Platon nous dit qu'il prélève sur le nombre des genres les plus grands, c'est-à-dire trois : le repos, le mouvement, et

Le repos et le mouvement ne peuvent se mêler l'un à l'autre. Or, ici le texte de Platon doit être redressé. Il faut voir que ce que Platon révèle à un choix est en fait une nécessité d'ordre logique ce qui est ainsi constitué c'est un ensemble minimal propre à supporter l'opposition binaire entre le mélange et le non-mélange.

Il suffit d'un terme pour supporter le mélange mais il ne suffit pas d'un terme pour représenter le non-mélange. Supposons que nous n'ayons que le mouvement. Par conséquent, l'être se mélange au mouvement...

... dans son ordre serait aboli, il faut donc, pour faire apparaître le non-mélange, deux termes, le repos, le mouvement. Le couple minimal obtenu est donc de droit et Platon nous souligne ce chiffre en 254 d : "...

chacun est différent des deux autres, ainsi nous obtenons pour chaîne minimale cinq termes."

C'est ce que Platon (256 d) : "Pour articuler les positions binaires du mélange et du non-mélange, doit être constituée une série de cinq termes répondant à la binarité d'origine. Les fonctions se dédoublent en effet, l'être qui se mélange ; il est l'élément même de son développement puisque tous les termes sont de l'être mais par cette expansion même l'être fait se manifester ce trait qui le fait terme d'une opposition binaire. En bref,

par la modalité de son expansion l'être devient un élément singulier de la série."

Or si l'être se pose de ce fait même, il tombe dans le registre de l'autre tenant à se poser élément de la série, il se pose comme ces autres, tous les éléments qu'il n'est pas.

257 a : "Par la vacillation de l'être comme expansion et de l'être comme terme, par le jeu de l'être et de l'autre le non être est général et doit être inscrit au tableau des nombres."

258 c : "...

Il est remarqué pourtant que Platon ne fait pas la somme et ne nous dit pas qu'il faille élever de cinq à six le nombre minimal à à supporter l'opposition binaire. N'est-ce pas qu'un registre nouveau est ici posé. En effet, le non-être n'apparaît pas dans la suite des genres comme les autres dans la chaîne qu'il faut défiler. Le non être surgit au fléchissement.

Il faut ainsi, à la fois, dire que les genres sont des points où l'être se noue c'est-à-dire en fait où le discours sur l'être des choses est obligé de faire passer sa propre computation mais/sont aussi en même temps les points

de sa disparition. C'est dans cette opération de passage que l'autre dénomme, cernant l'être comme terme computable. Le non être n'est donc pas autre chose que l'être même comme dimension radicale en tant que sans lui rien ne serait computable.

Et l'autre dénomme simplement. Ce noeud de l'être et du non-être, comment ne pas lire ici l'être comme dimension du signifiant, registre radical de tous les computes, élément de la computation, le non-être ne serait-il pas alors qu'il réapparaît chaque fois que le discours se perpétuant, surmonte un fléchissement du surgissement du non être. C'est le lieu du zéro.

Dans cet engendrement numérique où cependant nulle addition de somme n'est opérée se dessert ainsi la dimension du signifiant au niveau de la logique même. Cela n'échappe pas à sa lecture. Par le trop de hâte que l'on peut mettre à saisir le plus central, c'est ainsi que l'excellente référence qui a été faite dans le texte de Mr Audouard, perd de son tranchant.

Sans doute le fantasma est un tenant lieu de représentation mais surtout c'est une soi-disant représentation. En effet, lisons le texte où Platon nous en parle (236 B) :

de sa disparition. C'est dans cette opération de passage que l'autre dénomme, cernant l'être comme terme computable. Le non être n'est donc pas autre chose que l'être même comme dimension radicale en tant que sans lui rien ne serait computable.

Et l'autre dénomme simplement. Ce nœud de l'être et du non-être, comment ne pas lire ici l'être comme dimension du signifiant, registre radical de tous les computes, élément de la computation, le non-être ne serait-il pas alors qu'il réapparaît chaque fois que le discours se perpétuant, surmonte un fléchissement du surgissement du non être. C'est le lieu du zéro.

Dans cet engendrement numérique où cependant nulle addition de somme n'est opérée se dessort ainsi la dimension du signifiant au niveau de la logique même. Cela n'échappe pas à sa lecture. Par le trop de hâte que l'on peut mettre à saisir le plus central, c'est ainsi que l'excellente référence qui a été faite dans le texte de Mr Audouard, perd de son tranchant.

Sans doute le fantasma est un tenant lieu de représentation mais surtout c'est une soi-disant représentation. En effet, lisons le texte où Platon nous en parle (236 B) :

Il faut ainsi, au point où la copie est un signe, c'est-à-dire non pas la chose en non être de la chose, faire surgir un autre registre où le regard se révèle essentiel.

Si le fantasma est un discours de prétention, un soi-disant discours, un discours de soi-disant sans le gauchissement, la déformation, c'est bien un signifiant, c'est le signifiant, c'est-à-dire que pour l'autre, celui qui voyant les proportions est capable de les redresser. C'est donc ici sa déformation, le signifiant pour l'autre, ce signifiant d'un sujet.

... Est alors permis, sans recourir à ce que Mr Audouard ... de lire une même place, le sujet le non être. Comment s'est donné que le lieu du non être c'est précisément le point de fléchissement du regard si...

est précisément le non d'un fléchissement en la computation de l'être ; la pertinence du signifiant, nous la pouvons trouver en des niveaux multiples.

La figure du sophiste a été parfaitement reliée au discours mais la référence doit être ici détaillée. En effet, si le sophiste est celui dont on parle dans la structure du dialogue et en face du je et du tu, c'est-à-dire des pronoms qui révèlent à partir du dialogue si la langue institue l'autre dimension.

Il faut souligner combien les langues indo-européennes doivent être, en quelque sorte, analysées de près en face du je et du tu ; une unique référence celui dont on parle qu'il puisse entrer comme partenaire dans le dialogue ou qu'il ne le puisse pas. Non pertinente au niveau linguistique, l'insertion dans le jeu des partenaires, le il du partenaire n'est pas un autre, il est celui du non partenaire. Or cette distinction, Platon nous dit qu'il la fait en 246 e. :

Lorsqu'il se dirige vers une réfutation de deux écoles philosophiques opposées, il nous dit, il demande à Théétète :

Ce jeu de l'herméneutique et cette position d'herméneute de héraut, de celui qui prête sa bouche à une autre voix, voilà ce qui nous signale ...
ont occupés une place...

Or le sophiste, lui, est exclus de cette herméneutique. Nul ne lui prête sa bouche. Sa seule place est dans l'horizon validé d'une chaîne.

Il est présent, pourtant à chaque articulation du dialogue. L'Etranger l'institue comme juge de la définition

et dans la fin du sophiste ...

le sophiste, celui qui, source de discours, ...

Il apparaît alors que pour comprendre la figure du sophiste, notre seul arrimage est le discours et ses formes.

... Ce qui est en question dans tout le dialogue c'est l'onoma, du sophiste. Or, lorsque l'onoma propre du sophiste s'inscrira, que le sophiste pourra cesser de faire le sophiste c'est-à-dire de s'échapper, cela est possible car le sophiste est technicien du discours.

Le sophiste qui est, et en tant qu'il est, sujet du et par son onoma, dessine la figure même et l'espace du discours et de sa loi.

260 b.

•

•

Il faut définir le discours, c'est-à-dire, ici,

...

En clair, il s'agit de construire l'espace d'une vacillation où le sophiste prendra sa place. Cela suppose instituer le non-être au niveau du dire; Faire le sophiste.

Mais plus radicalement, il faut introduire le non être dans le discours même. Or, ici, nous nous trouvons à l'itinéraire inverse et nous en avons, par là même, une confir-

mation. Il faut élaborer un fléchissement. Il faut poser au sein du discours, dans son être, une altérité d'être ; ainsi le non-être exige qu'on définisse qu'on définisse le discours comme un assemblage où se manifeste la dimension de l'autre.

Platon s'attache au minimal. L'altérité, puisque nécessaire, doit supporter un mélange.

On voit alors qu'il serait absurde de chercher ici l'enseignement de Platon sur les parties du discours mais il se garde bien de faire le décompte.

En effet, si elle est exemplaire pour la linguistique, c'est justement en tant qu'elle est computation, en tant que dans cette liste close, un compte des éléments du discours est possible qui devient terme, c'est-à-dire, en l'occurrence, pronom.

Chez Platon, nous nous trouvons à l'origine du compte mais le discours demeure arrimé à un être dont il parle.

On peut dire ce qu'il n'est pas mais il faut le dire sur ce qui est.

Car si le non-être surgit ; le discours disparaît. Il faut donc faire tomber le non être dans les dessous.

263 c : L'Etranger nous dit : "

Or, ici se révèle peut-être la dimension vraie de ce qui pourrait, semble-t-il, sembler choix de Platon. Ce qui est curieux, c'est que, tous les discours de Platon ...

mais le nom y est un nom propre.

Ainsi se dessine une situation du nom propre qui est le lieu même où le non être disparaît ; la série des parties du discours, sitôt que posée, se révèle alors impossible. Le nom est aussitôt absorbé dans le nom propre et le prédicé en tant que fonction logique.

Le sujet a disparu. Le non être est impossible. L'être règne comme série nombrable, comme signifiant.

Si donc le signifiant est une clé, c'est au prix d'accéder que les noms du sujets et du signifiant soient pluraux.

C'est peut-être qu'un discours, disons, analytique, une analyse des discours est possible...

On est saisi de son ancrage.

Si Platon a ignoré la structure du sujet et celle même du zéro, de cette gageure, Mr Audouard en a parfaitement saisi l'enjeu.

Il demeure impossible néanmoins d'accueillir le concept du pour nous dans le discours analytique.

Il faut auparavant lui faire subir une dissolution où il manifestera son tranchant théorique. J'ai choisi pour

élément de cette dissolution...
ne peut manquer de démontrer sa phase dissimulée dans la
référence même perceptible à ceux qui ont une oreille.

Il faut saisir une différence, ici, radicale. En
effet, il est impossible de déplier le discours de Platon
et on peut, en quelque sorte, couper les plis en biais.

Alors surgit un cercle de l'analyse du discours dont
le cercle herméneutique n'est que l'illusion obscure.
S'il nous faut, en effet, construire la structure fictive
il devient donc de bonne prise.

Il ne s'agit plus de lire une suture mais d'inventer
la suture pour instituer le discours comme discours licite.

Pour situer le point qui rend l'objet vivant, il faut,
nous dit Platon, bien placer la bougie.

J'ai trouvé que Platon lui-même articulait les lois
du lieu du discours...

le faire apparaître, réclamer une lecture...

dont l'ordonnance dépendrait d'un point unique, dont la vali-
dité ne se révélait que d'être étrangère à Platon, en deçà
d'une méconnaissance.

Docteur Lacan

Est-ce que quelqu'un veut, ici, poser une question et du même coup essayer de donner le témoignage que, ceci, de quelque façon, a passé ?

J'espère que, tout de même, ce défi va être relevé.

Dr Kaufmann

En ce qui concerne le platonisme, ou est-ce que tu situes le bien ? Il y a le problème du sophiste d'une part, et d'autre part le problème du platonisme.

Mr Milner

Je l'ai forcées de mon discours.

Dr Kaufmann

A propos du logos, comment est-ce que tu comprends le rapport du nom au verbe ? Lorsque j'ai repris le sophiste, je m'étais préoccupé de cette question du rapport entre onoma et

?

D'autre part, ce que tu a s dit en ce qui concerne le nom commun et le nom propre, est-ce que tu ne penses pas que ça intéresse le rapport du nom au verbe ?

Mr Milner

Le problème du rapport du nom au verbe, il faudra bien marquer qu'il ne s'agit pas d'une théorie partie du discours. Il faudra le chercher ailleurs. Dans les Lettres.

Dr Kaufmann

Je me suis fait une petite idée à propos du problème nom-verbe et du problème du fantasma. J'attache une grande importance à un terme qui se trouve, je ne sais trop où, dans le texte, c'est parafein. A propos du fantasma, la manière pour relier à ce qu'a dit Audouard, c'est une ... Ça peut se présenter d'une manière très simple à propos du fantasma chez les stoïciens.

Tu sais comment ça se passe chez les stoïciens ?
 J'avance, je trébuche, c'est l'ascenseur de Bergson. Il
 y a un sur place et alors, dans le fait que je vais trop loin
 il y a un creux qui se forme. C'est le creux de la vague.
 Chez les stoïciens, le fantasme surgit là-dedans. On n'a
 qu'à remplacer par Trieb. On est sur une certaine
 ligne.

A ce moment-là, on aurait donc l'équivalent du problème
 qu'Audouard avait posé. La différence avec Platon c'est que
 chez les stoïciens, ça se passe comme ça et le fantasme
 arrive ici. On va trop loin et dans le creux, il y a le
 démon de l'ascenseur qui surgit là dans le fait ...

Au lieu que ce soit linéaire, chez Platon, c'est
paraferrein. Ça va à côté, c'est-à-dire qu'il y a une gerbe de
 non-êtres autour de cet axe.

Tu es d'accord ?

...

Ici je rejoins un propos du docteur Lacan. Le passage
 à l'acte à l'intérieur du verbe lorsque je manque la prédi-
 cation, ...

et j'obtiens ici le fantasme. C'est pourquoi je crois que
 le sophiste renferme plus d'unité.

Je crois qu'il a dit beaucoup sur le sophiste. Ce que
 nous a dit Milner était/de même tout très marqué de sa spécifi-
 cation de grammairien. C'est dans un tout autre registre que
 se pose la différence onoma, chez Platon. Vous êtes

Dr Milner

Dr Kaufmann

Dr Lacan

Je ne sais pas s'il y a lieu que je fasse, après ceci, quelque chose qui, de toute façon, ne pourrait s'engrener que d'une façon superflue, faute de pouvoir être poussée assez loin.

Est-ce que je vais, à dessein, de préparer à la suite, de mon discours, rappeler autour de quoi je le centre actuellement.

Les trois bords, les trois termes du sujet du savoir et du sexe qui sont bien entendu la tripolarité qui est essentiellement extraite de notre expérience d'analyste et comme telle questionnable.

Bien sûr, tout ceci est une étape et une étape majeure de quelque chose qui, inauguralement s'est fondé sur ma terminologie opposant à la façon de catégories primaires le symbolique, l'imaginaire et le réel.

Depuis le temps où je les ai introduit, je dirai, un peu comme les termes d'une philosophie vraiment à coup de marteaux, je veux dire, ce dont il me semble que nous pourrions nous contenter à l'intérieur au moins de notre position d'analyste, d'une sorte de résidu irréductible concernant les horizons de notre expérience.

On ferait volontiers, donc, la correspondance, la superposition de trois termes: savoir ; sujet, et sexe.

A ces trois termes, je n'ai pas besoin, je pense, de pointer, de façon biunivoque sauf si on me le demande expressément.

Il est certain qu'il y a là, pourtant, un chemin parcouru et même un fort grand chemin. Et que l'un ne saurait d'aucune façon prendre posture d'être le contenu de l'autre, que les trois bords de la seconde triade ne sauraient aucunement être le remplissage des trois bords de la première.

A ce propos, je voudrais marquer, puisque, aussi bien, c'est dans la mesure même du progrès de l'élaboration que s'instaure ce contenu qui n'est identifiable ni à l'un ni à l'autre que le réel, par exemple, dont on a dit pendant longtemps que j'en faisais presque un terme exclus. Pourquoi en ai-je fait, apparemment un terme exclus, si ce n'est par un effet de mirage qui est à proprement parler ceci que le psychanalyste, par sa position, et c'est là que vous la voyez rejoindre ce qu'a si bien dessiné aujourd'hui Milner à propos du Sophiste, le psychanalyste, très singulièrement, par position est exclus du réel.

Il s'interdit, par sa technique même tout moyen de l'aborder. Etre exclus est une relation et c'est bien cette exclusion qui fait toute sa difficulté à tenir sa place, à la tenir aussi bien comme théoricien qu'à la tenir dans sa pratique.

Le réel, jusqu'à un certain point, peut même peut même être considéré pour lui comme le danger, la fascination offerte à sa pensée et à quoi trop facilement, d'une façon trop facile, il succombe quand il va dans ce champ du réel,

qui est sa référence majeure, à savoir du réel du sexe quand il va à s'avancer à la place où il a ce quelque chose qu'il se refuse et dont il est exclus ; il va construire un réel qui sera forcément le réel du psychologue ou de tels autres qui ont leur validité dans ce registre, non seulement ambigu mais batard qui s'appelle science humaine et qui est ce dont quoi, proprement, s'il veut rester psychanalyste, il a à se préserver.

Qu'est-ce que c'est alors que cette place de réel pour l'analyste et que signifie la façon dont justement, nous tentons, nous indiquons les possibilités de construction de sa place par cette voie paradoxale qui est de prendre le chemin de la logique.

Il est très frappant de voir que, à mesure qu'historiquement, la logique progresse et au point où elle aboutit dans la théorie qui s'appelle celle qui distingue le signe de la Bedeutung, de la signification dans Frege, nous arrivons à cette sorte d'exténuation de la référence qui fait que Frege formule que si nous devons trouver à ce quelque chose qui s'appelle un jugement, une référence quelconque, ce ne peut être, au dernier terme, que la double valeur du faux ou du vrai, la valeur est à proprement parler le référent, entendez bien, qu'il n'y a pas d'autre objet du jugement à la pointe d'une pensée logique mais qui est pour nous exemplaire de ce qu'une certaine voie poursuivie engendre

comme paradoxe qu'il n'y a, en fin de compte, pas référence si ce n'est la valeur où il est vrai, où il est faux.

Il est clair que cette exténuation pour nous est littéralement à prendre à la manière d'une sorte de symptôme et que ce que nous sommes en train de chercher, en suivant les choses sur cette voie, sur cette trace, c'est ce qui a bien pu conditionner l'évolution de la pensée logique, c'est ce qui a bien pu manquer pour la désignation de la place du réel.

Dans ce sens, il est pour nous sensible que ce qui est ainsi cerné sous la forme d'un manque est quelque chose qui a quelque rapport avec la façon dont, pour nous analystes, le réel se présente.

Il est très frappant qu'il aboutisse pour nous, et d'une façon sensible, à la même distinction qui est celle où accède Frege. Par sa voie, la distinction du signe et du sens, c'est par là que j'ai essayé cette année de vous rendre sensible sa distinction de la signification. Le sens existe au niveau du non-sens et d'un poids aussi manifeste qu'en tout autre lieu où il peut se développer qui s'appelle signification, un apparent réel.

Le rapport du sens avec, si l'on peut dire, ce point aveugle du réel, ce point d'achoppement, ce point terme, ce point d'impact et d'apocryphe dans la réalité sexuelle,

c'est ce point qui nécessite pour nous l'organisation d'une logique où les trois bords distincts du savoir, du sujet et du sexe nous permettent de situer, dans leur relation, à leur place, ce quelque chose qui va nous faire apparaître certain paradoxe et principalement la place du signe du sens comme telle en une relation du savoir au sexe d'où le sujet est en quelque sorte extrait, auquel, à proprement parler, cette double éliénation des termes entre lesquels s'établit la dimension du sens est ce qui l'ouvre lui-même dans cette très singulière divinité qui se place ici, dans l'expérience analytique entre le sujet et le sexe, la dimension de la Bedeutung, la dimension aussi de ce qui est pour lui le point d'interrogation, le point sensible de la vérité.

Ce qui se situe du côté du savoir est à proprement parler le plus opaque, ce que j'ai introduit au début de mon discours de cette année, ce quelque chose d'à proprement parler béant que nous pourrions incarner dans la notion du Zwang. C'est du côté du savoir que le sujet se trouve recevoir cette marque de division qui s'inscrit dans le symptôme et que je symbolise dans ce terme que j'annonce ici, repris de Freud sous le terme de Zwang. L'heure est assez avancée. Je vous ai donné un échafaudage pour ce qui sera la fin de mon discours de cette année. Je tenais à vous l'annoncer pour que vous en soyez moins surpris au moment où j'aurais à les articuler plus profondément.